

## LA LIBERTE SE FORTIFIE DANS LE DON DE SOI

Les Exercices spirituels : un carrefour « logique » et « spirituel » pour la liberté humaine

Plusieurs anthropologies philosophiques peuvent être appelées à témoigner que « l'homme dépasse l'homme », qu'il n'est pas pure « matière » et que son destin ne se limite pas aux frontières du monde visible. Que l'homme puisse vivre une aventure spirituelle n'est pas limité aux frontières de l'Eglise catholique. Malgré le matérialisme ambiant et les évolutions culturelles, il reste bien souvent reconnu comme un être d'esprit, qui transcende le temps par son esprit, qui met « un ordre » non seulement dans l'histoire, mais aussi dans l'espace qui lui est confié (cf. l'écologie et les problématiques de la responsabilité planétaire, le retour du religieux) : la matière acquiert un sens grâce à lui, même si elle a un « être », une consistance qui peut lui résister et un sens qui lui est donné par le Créateur, connu ou inconnu.

Que l'homme soit un être d'esprit est essentiel non seulement à sa définition, mais à sa vie et à son bonheur. Les manifestations de son être peuvent être multiples, reconnues plus ou moins universellement. Ses puissances – mémoire, volonté, intelligence – attestent ce travail de l'esprit qu'il est. Les manifestations de ce qu'il est, restent toujours « dépendantes » de sa liberté. Pour certains existentialistes, il doit passer de l'existence à l'être. Pour d'autres philosophes, ce qu'il est, devient et se manifeste dans l'histoire. L'homme a une histoire ; les animaux non. Il faut pouvoir attester la vérité de ces paroles de l'Écriture : « Et Dieu souffla sur lui une haleine de vie » (Gn 2,7). L'homme créé à l'image et à la ressemblance de Dieu est radicalement différent de l'ensemble du créé. Par ailleurs, l'Écriture dit aussi, par l'apôtre Paul : « l'Esprit saint se joint à notre esprit pour crier : Abba, Père ». Que l'homme soit spirituel, est non seulement un donné de fait, mais aussi de raison. D'autres peuples, d'autres cultures, d'autres religions peuvent en témoigner.

Nous allons nous centrer sur cette capacité qu'il est de se donner « librement ». Comment expliciter cette évolution de la « personne-don » qu'est l'être humain et comment la décrire autrement que sous la formalité de « l'histoire du salut ». Ce faisant, nous relirons la logique immanente de la liberté à l'intérieur du chemin que sont les Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola.

### **I. Une aptitude à se donner *dans* et *par* le temps**

L'homme « ne peut se trouver que par le don désintéressé de lui-même » (GS n°24,3). Le chrétien reçoit de se trouver dans le passage initiatique à l'intérieur du corps du Christ. Le baptême est le signe particulier non seulement d'appartenance à ce corps (social, ecclésial, mystique), mais de plongée personnelle dans ce corps pour une même sainteté à travers des chemins parfois si différents. La grâce du baptême est décisive pour la foi et pour la croissance spirituelle. Il convient donc de la garder présente à chaque moment des Exercices. Cette filiation « divine » qui consacre un changement ontologique et un état « une fois pour toutes » est déterminante pour la liberté humaine.

Par la réception du baptême et des autres sacrements de l'initiation chrétienne, la grâce elle-même explicite et renouvelle de l'intérieur l'humanité créée. Nous entrons dans la famille chrétienne qui est l'Eglise. L'initiation chrétienne est une initiation à la personne du Christ qui déploie son corps en nous et nous fixe une mission, un ordre dans le corps de l'Eglise. L'acte de ce passage est fixé dans le temps. Il nous dit un autre rapport au temps : décisif, définitif aux yeux de Dieu et de son Eglise. Cette nouveauté est à garder en mémoire durant le processus des Exercices. Le temps « souple et précis » fixé par Ignace dans les Exercices est-il un ami, un allié de l'homme ou bien son ennemi et le destructeur de ses potentialités ?

Cette identification à la personne du Christ, ce passage par sa mort pour renaître en lui, est à la fois un acte du Dieu sauveur et une réponse de l'homme. Comme tout sacrement, le baptême est un signe dans le temps : il y a un avant et un après du baptême. Dans le même mouvement, il fait entrer l'homme dans l'économie du salut, c'est-à-dire dans un temps humain, transfiguré, où les figures de l'éternité et la présence divine sont bien réelles. Ce type de communion en Eglise, sur terre et au ciel, est propre au croyant. La durée inaugurée par cet instant, cette plongée en Christ, est un temps nécessaire, gracié, utile, fécond pourvu que la liberté y consente. C'est la manière dont l'homme, librement, se donne et vit en confiance ce nouveau temps, qui assure ce temps d'une saveur d'éternité et d'une portée salvifique. Pécheur, le chrétien l'a été et l'est : mais il est toujours « situé » dans l'après du pardon. C'est le fondement de sa gratitude et de son abandon à la puissance divine.

Ainsi, déjà dans l'économie sacramentelle (particulièrement latine), la grâce baptismale se déploie-t-elle dans le temps : par la Confirmation et l'Eucharistie. Ce déploiement est significatif d'une histoire sainte. Le processus sacramentel de l'initiation terminé, la grâce prend encore le temps de se déployer dans l'être humain. Ce déploiement peut subir des éclipses ou des temps intenses de renouveau ou de revitalisation. Quelle est la signification positive de ce déploiement ? Dit autrement, l'aventure spirituelle n'est jamais celle d'un instant : elle est toujours dans une durée. L'élection (le choix d'un état de vie :

mariage ou le célibat consacré) peut surgir brusquement à partir du choix de Dieu<sup>1</sup>, peut s'avérer décisif dans tel lieu déterminé et en réponse à une indication précise de Dieu, il n'en reste pas moins que cette élection prend corps dans le temps : elle attend le plus souvent une « confirmation ». Le temps sacramentel en témoigne, l'expérience du peuple élu ou de chaque homme nous le rappelle : quand Dieu parle, c'est pour entrer dans notre histoire et pour y demeurer. N'est-il pas venu chez les siens pour y être reconnu (Jn 1) ?

La formation du cœur prend du temps. La place des institutions ne peut pas faire abstraction de la personne : « En effet, la personne humaine qui, de par sa nature même, a absolument besoin d'une vie sociale, est et doit être le principe, le sujet et la fin de toutes les institutions » (GS n°25). Celles de nos contemporains également. Comment assumer cette « durée » dans une vie humaine ? Dans la patience des jours ? Dans les « consolations et les désolations », dans les acquiescements de la liberté ou ses refus ? **Le temps est-il un allié, un ami** de nos réflexions ou rêvons-nous quelque part d'un « kit » du chrétien, de l'évangéliste, du prêtre « bon à l'emploi » rapidement ? Une des médiations déterminantes de la présence divine est le temps. Il faut lui trouver une signification<sup>2</sup>. Tous, nous espérons pouvoir dire à la première personne, un jour du temps : « ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Gal 2,20).

## **1. La symbolique ou parabole de l'origine : la création**

Il est bien étrange de constater que la liberté humaine surgit à partir de ce qu'elle n'est pas : un corps, le monde, des conditionnements divers, une filiation personnelle. Tout germe cependant contient une promesse. Ainsi faut-il un temps pour qu'elle advienne pleinement à elle-même et pour que le sujet soit non seulement reconnaissable mais identifiable dans son originalité irréductible. L'aptitude à dire « je », à prendre la responsabilité de ses actes, à dire « oui », dit aussi la noblesse de l'homme. L'homme est capable de se donner : à Dieu, à autrui. Il est capable de se donner parce qu'il a été rendu capable de le faire. S'il est liberté, cette liberté est don. Cette liberté est ordonnée au don de soi. Elle grandit et se fortifie dans l'exercice de ce don.

---

<sup>1</sup> La tradition des Exercices spirituels parle d'un « premier temps » net et presque sans médiations pour l'élection de Dieu. D'autres vies spirituelles témoignent aussi de l'irruption de Dieu dans les cœurs.

<sup>2</sup> La cohérence d'un projet de vie n'apparaît que lentement. Les options de base doivent s'enraciner, prendre chair dans les personnes et l'histoire concrète d'un peuple, d'une Eglise locale. Elle apparaît dans les actes de l'homme. Régulièrement la relecture de ce qui se vit permet de discerner ce qui vient des hommes, de Dieu et d'éviter a posteriori ce qui viendrait du mauvais esprit.

Ainsi, une étape importante est-elle la prise en considération libre de son être fait pour se donner. Il convient d'éprouver la contingence de sa vie, savoir et reconnaître avec honnêteté et exactitude qu'on n'est pas Dieu, ni le centre de l'univers. Si le « je » est important, il est cependant toujours « intersubjectif ». Eprouver cette intersubjectivité comme une grâce, comme un horizon de croissance humaine et spirituelle est une étape fondamentale. Eprouver cette condition existentielle de l'intersubjectivité comme liée à son propre corps, au corps d'autrui, au corps sexué, au corps de ses parents, est une étape décisive pour « se quitter soi-même ». Pourquoi sommes-nous sur terre ? Quel est le sens de notre être créé ? Quelle reconnaissance pouvons-nous accorder au Dieu créateur, ou bien à la tache aveugle à l'origine de notre être ?

Sommes-nous, comme le suggérait le philosophe Cl. Bruaire, confiants dans l'être reçu ? Considérons-nous autrui qu'est l'être humain qui advient à l'existence comme un être qui nous est « confié » ou bien comme M. Heidegger comme un « être jeté au monde » ? La création est une étape décisive de la donation de notre être : se reconnaître non pas comme la source ultime de notre être, le reconnaître joyeusement et paisiblement, nous tourner vers cette source, l'éprouver dans son abondance et dans sa richesse de renouvellement (ne pas craindre de s'épuiser dans le don puisque nous donnons toujours plus que nous-mêmes en nous donnant), distinguer cette source ultime de toutes les autres créatures qui nous entourent, vouloir « respecter, servir et louer »<sup>3</sup> Dieu Notre Seigneur et par là se sauver : sauver son âme. Tel est le fondement d'une aventure spirituelle.

Dans la perception de notre être créé, il y a aussi la présence d'un manque, d'une soif, d'une faiblesse, d'une défaillance, d'une incapacité à nous donner. La réalité n'est pas lisse ni comblante, et le monde dans lequel nous avons surgi et demeurons, a un visage cassé. Mais est-ce le premier et le dernier mot de la vie de l'homme ? Les dialectiques d'opposition sont-elles l'unique matrice du surgissement de la vérité en nous ? L'horizon ne reste-il pas celui d'une plénitude, d'une abondance originelle et donc toujours réelle dans l'histoire : les limites ne sont perçues par nous que parce que cet horizon existe (reconnu ou pas). Il montre la place du désir qui traverse toutes les réalités : parfois ce désir vise à rejoindre la source non pas seulement en amont de nous, mais en aval...

Car le temps de notre être est devant nous. Le don à faire est dans le présent et l'avenir. C'est lui qui leur donne d'ailleurs consistance. Dans la perception de notre être créé, il y a l'assurance plus ou moins explicite de notre singularité et de notre différence d'avec tout

---

<sup>3</sup> IGNACE DE LOYOLA, *Exercices spirituels*, Paris, Desclée de Brouwer, 1986, n°23.

le créé : « Les autres choses sur la face de la terre sont créées pour l'homme et pour l'aider dans la poursuite de la fin pour laquelle il a été créé »<sup>4</sup>. La création est bonne, même si certaines apparences nous montrent parfois le contraire. Hormis Dieu, tout est créature : le temps, l'espace, autrui, la vie etc. Ce qui nous semble mauvais ne mérite pas qu'on s'y donne et s'y adonne. Ce qui est bon doit être « utilisé » dans la mesure où cela s'avère une aide « pour nous donner à Dieu ». S'il est convenant de se donner à une femme et de lui promettre une attention et un amour exclusifs sur cette terre, il convient de s'assurer par la raison et à la lumière de la grâce que cette « femme sera un chemin vers Dieu » et non le contraire, qu'elle sera une « voie privilégiée et non un obstacle ». Il dépend de l'homme de ne pas en faire non plus son Dieu. L'époux et l'épouse ne sont pas Dieu : ils sont un don royal de sa présence.

Les premières pages de la Bible sont explicites et nous aident à reconnaître notre être créé par Dieu. Nous sommes créés en Adam. Le Christ dans l'Évangile nous montrera qu'il est le premier Adam : ainsi Adam est-il créé en Christ. Ainsi chacun de nous peut-il se découvrir un jour créé en Christ, en Celui qui est le Don de Père. « Si tu savais le Don de Dieu » (Jn 4,10) et celui à qui tu parles au plus profond de ton être... Nous sommes toujours à la fois de l'Ancien et du Nouveau Testament. Si le Christ illumine le chemin de tout homme, il nous faut parfois du temps pour l'accueillir dans la puissance de donation de son Esprit. Il nous faut parfois du temps pour le reconnaître, malgré les témoignages qui nous entourent, les conseils reçus, les mises au point, les enseignements et les carrefours de la formation.

## **2. La marche vers Dieu**

Toute histoire humaine est une marche. La formation d'un homme est une aventure. La vie spirituelle est « une eau qui coule », un « souffle qui s'élève » : elle n'est pas une suite de paliers statiques (d'une promotion à une promotion) ou d'obstacles à franchir. Elle rejoint la symbolique existentielle des peuples nomades, celle d'Abraham appelé à quitter son pays pour une terre que Dieu lui donnerait, celle du peuple libéré d'Égypte, sauvé de la terre d'esclavage et conduit vers la Terre Promise. D'Abraham à Jésus, l'histoire nous montre ces pas assurés, ces chutes, ces retours vers les marmites d'Égypte ou vers le veau d'Or.

Le don de la Loi est là pour guider cette marche, pour fortifier cet abandon à Dieu dans la vie, pour la vie. La Loi est pour la vie. Elle assure à ceux qui en font leurs délices, une capacité d'aimer et de se donner en toute justice et reconnaissance pour les « merveilles que

---

<sup>4</sup> IGNACE DE LOYOLA, *Exercices spirituels*, Paris, Desclée de Brouwer, 1986, n°23

Dieu a faites » envers chaque être humain. L'universalité de la Loi est signe d'une capacité pour l'humanité à se donner, même à travers les dénis, les péchés, les refus. Dieu n'a pas abandonné son peuple. Dieu n'abandonne personne car « tout être humain est en relation immédiate »<sup>5</sup> (Gn 24) avec son Dieu créateur.

L'élection du peuple d'Israël offre une meilleure compréhension du lien immédiat entre chaque créature et son créateur. L'élection d'un homme (cf. les juges, les prophètes, les rois) est pour le bien de tout un peuple et pour l'humanité. Quand Dieu honore la singularité, c'est pour viser et conduire à l'universalité. Quand l'universel témoigne de Dieu, c'est pour respecter la singularité de tout être. Personne ne vient à l'existence sans avoir été voulu par Dieu. L'élection est à l'origine de notre être, et se manifeste concrètement dans nos vies. Car l'homme ne peut se trouver sans se perdre, donc sans se donner ; personne ne peut « se trouver sans le don désintéressé de soi-même » (GS n°24,3). Cet arrachement du soi pour honorer l'autre appartient à la dynamique de la création : il se vit dans l'histoire humaine suivant la parabole de l'exode. L'homme est appelé par Dieu à se quitter, à abandonner le vieil homme, à quitter une terre particulière pour celle que Dieu lui indique.

Qu'il le fasse de manière passive ou active, l'homme ne peut se trouver sans un abandon à un autre que lui-même. Don actif et généreux de lui, ouverture besogneuse à l'altérité, renoncement aux mauvaises habitudes, retournements, conversions, changements de vie : le chemin du don vers l'abandon est incontournable. La tradition parle *de voie purgative*. Elle dit vrai. Pour chacun d'entre nous une purification est nécessaire pour s'approcher de son origine et de sa fin. Elle forme la trame de toute vie et particulièrement de la formation sacerdotale ou religieuse. De nombreuses religions parlent de la purification. Pour le chrétien, il s'agit d'apprendre de Dieu lui-même ce qui l'attache à soi, ce qui le freine dans le don de lui-même. Il apprend aussi de Dieu lui-même, comme le peuple élu l'apprenait de ses prophètes (David et le prophète Nathan), le lieu propre de son péché.

Il est paradoxal de vivre ce temps, puisqu'il semble le plus souvent ne pas être terminé : miséricorde et péché coexistent, comme le bon grain et l'ivraie. Cette permanence du péché n'invite ni au relativisme, ni au déni du péché, mais à la compréhension de l'œuvre salvifique dans l'histoire. Pour Dieu, « mille ans sont comme un jour et un jour est comme mille ans ». Le temps est toujours de grâce. Nous sommes de part en part toujours des pécheurs pardonnés. Nous sommes toujours en aval du pardon. Si nous sommes mêlés dans les dons offerts, dans le don de nous-mêmes, c'est le Seigneur lui-même en son Eglise qui fait

---

<sup>5</sup> Conseil pour celui qui accompagne le retraitant durant les Exercices spirituels (Ex.Sp. n°2)

la lumière. On peut s'étonner des reprises de la liberté humaine, mais s'en scandaliser serait faire preuve d'idéalisme. Quelle patience ne faut-il pas aux éducateurs et parents devant les mouvements de la liberté chrétienne ? Un refus peut signer des heures d'écoute ou des années d'accompagnement. La rentabilité n'est pas toujours très grande dans l'univers spirituel. Cette attitude témoigne cependant de la dignité et de la noblesse de l'homme et surtout de la patience de Dieu. L'éducation chrétienne et la formation témoignent de ce carrefour incontournable : les alliances sont souvent rompues comme celle du peuple élu avec Adonaï.

L'homme ne peut se sauver lui-même : tant qu'il le croit, il est ailleurs qu'en Dieu. Tant que l'éducateur et nous-mêmes croyons que nous pouvons tout, nous ne faisons pas l'œuvre du sauveur. C'est par grâce que le péché nous est révélé. C'est par grâce que nous en sortons. C'est par grâce que nous sortons de toutes nos infidélités. Car sans la lumière de la Révélation, le don n'apparaît plus comme don : l'être humain est comme « emprisonné dans son corps » et il ne le sait pas. Il est sans jour, sans nuit, hors du temps ou dans un temps « artificiel », celui de l'efficacité, parfois du virtuel, et non de la fécondité. C'est lorsqu'il commence à percevoir la nécessité d'un sauveur, qu'il réapprend à se donner en vérité. Car même le don peut être perverti. L'être humain peut se faire illusion sur ce qu'il est et ce qu'il fait. Il faut qu'il apprenne à attendre le Messie. Cette attente est déjà le fruit du Don du Père.

### **3. La rencontre décisive du Christ**

Diverses rencontres sont décrites dans l'Évangile. Les récits de vocation ont leur tonalité et leurs enjeux décisifs aux divers stades de la formation. Il s'agit chaque fois cependant d'un appel et d'une réponse. La liberté chrétienne n'est pas sans conditions. Elle n'est pas sous conditions. Elle est conditionnée positivement par la venue de Dieu vers les hommes. Dieu nous précède toujours en amour. S'il nous appelle au don de nous-mêmes, c'est parce que Lui, le premier, s'est donné à nous : l'Incarnation est le carrefour de l'histoire humaine. Elle signifie la volonté salvifique du Christ. Elle nous permet de comprendre comment Dieu s'est uni à tout homme et à tout l'homme. Rien n'échappe à l'ardeur de son amour et de son désir de nous appeler. Le choix *de* Dieu est l'expression de la sagesse apparemment arbitraire de son amour. Le choix *pour* Dieu est toujours une réponse libre à cet amour qui devance l'homme. Il y a bien un arbitraire de l'amour à comprendre, à accepter, à partager : dans notre univers et particulièrement notre culture ces arbitraires ne s'opposent pas, mais ils peinent parfois à se dire. Malgré l'appel commun (« Suis-moi », Lc 18,22), ses

traits singuliers ne peuvent être des éléments comparatifs. La mesure de la vérité d'une vocation n'est pas la vocation d'autrui ni la perception qu'il en a.

Il est significatif de parler de rencontre car il s'agit de la personne du Christ en son corps historique. Cette présence nous est rendue contemporaine dans son corps sacramentel qu'est l'Eglise et dans le « corps des Ecritures ». La médiation de l'Eglise n'est pas purement instrumentale : elle est une médiation corporelle qui signifie la présence divine. S'il y a vraie rencontre, l'homme peut toujours parler *d'un avant et d'un après*. Pour la vocation, on peut parler aussi d'un avant et d'un après. La prise de conscience d'un appel, la mise en évidence des conditions de l'appel dans l'offrande de soi, la disponibilité, le discernement des motions personnelles, la prière, la réponse simple et franche à cet appel sont toujours de l'ordre du cœur et de l'esprit<sup>6</sup>. Face au Christ qui appelle, l'homme est éclairé non seulement sur le sens de sa venue au monde, mais sur le désir de Dieu : « Qui cherchez-vous ? » (Jn 1,38) ; « Viens et suis-moi » (Jn 1,43). Le sens de l'existence comme personne-don est éclairé par la demande divine qui ouvre dans le présent de la liberté un avenir : un service, une tâche, une mission.

Ce que la personne vit intérieurement et personnellement concerne l'Eglise, concerne toute l'histoire humaine puisque c'est le Verbe Incarné qui lui parle et lui pose une question. L'élection est une rencontre dans un corps-amour : dans un corps ouvert, disposé au don, rendu indifférent à certains pièges et à certaines illusions. Le choix de Dieu est toujours dans et pour l'histoire humaine : il est concret. Il est singulier. Il touche le corps (et donc la vie) de telle personne (un jeune homme, une jeune fille). L'appel n'est pas qu'une coïncidence, une complicité, un « heureux conditionnement » : elle est l'accord de deux libertés capables de se manifester l'une à l'autre une « volonté ». Accord de volonté sur un point essentiel de l'être : sur le don qu'est l'être humain avec ses qualités humaines et sur le don qu'il peut faire de lui. Fait à l'image et à la ressemblance divine, créé ainsi, il peut avec une certaine assurance se donner à Celui qui n'est que Don. La capacité humaine de se donner est fondée en Dieu : Dieu créateur et Père. En son Fils, l'homme peut connaître avec justesse les modalités historiques et personnelles du don qu'il est et peut faire de lui-même. Que cela ne soit pas facile à distinguer n'étonnera pas. Que cela nécessite un combat intérieur et une connaissance des roueries de l'ennemi de la nature humaine, n'effraiera pas. Le Christ est bien celui qui appelle et qui donne, par son Esprit, la force de répondre librement.

Il n'est pas inutile de dire à ce propos comment s'effectue la rencontre avec le Christ. L'homme n'est jamais sans son corps : ainsi est-ce bien dans son humanité qu'il percevra

---

<sup>6</sup> Cf. les modes d'élection prévus par Ignace et décrits dans les *Exercices spirituels* : n° 175-189.

l'appel du Christ. Les médiations humaines et ecclésiales ne sont pas à négliger. Au contraire, elles donnent à penser. Elles font signes pour « ceux qui savent voir ». Les événements (importance des « faits de vie ») et les personnes (témoins, vie des communautés, des prêtres, des paroisses, des familles) forment la trame vivante (organique) des appels entendus. Ils sont une parabole du mystère du Christ vivant, peinant et travaillant pour son Père à Nazareth ou en Judée. Les mystères du Christ nous sont rendus contemporains dans la prière, la vie ecclésiale et sacramentelle. Le chrétien qui n'y entre pas, ne connaît pas son Seigneur (connaissance intérieure de celui qui l'a appelé) ni la vérité de sa vocation. On ne construit pas sa vie sur une idée du mariage, du sacerdoce ou de la vie religieuse, mais sur le Christ toujours vivant : hier, aujourd'hui et demain. La contemplation de ces mystères donne fermeté à l'écoute de tout appel.

La Parole est toujours inscrite dans l'histoire. La Parole de Dieu éclaire toutes nos histoires : il nous suffit de trouver le diacre Philippe ou Jésus lui-même (sur les chemins d'Emmaüs) pour comprendre le sens de l'Écriture et en être illuminés. Ainsi le choix de Dieu est-il toujours éclairant pour l'intelligence et pour la volonté de l'individu. La mémoire peut être illuminée par l'Esprit, il convient d'avoir des mots pour que la vie de Dieu non seulement s'éveille mais prenne chair dans notre chair. Dieu est venu parmi les siens pour être reconnu. Ainsi pour toute vocation, pour tout don de soi, il faut une reconnaissance qui passe par la parole et par l'affectivité. Pour celui qui se sent appelé, il y aura aussi *un avant et un après* de cet appel par la réflexion et par le cœur brûlant dont il peut faire mémoire. Toute vocation doit avoir une intelligence d'elle-même, c'est-à-dire de la manière dont Dieu s'est offert à elle pour lui demander tout.

Dit sous forme de synthèse : le choix de Dieu, perçu en vérité et assumé par le « oui » de la liberté humaine, marque *un avant et un après* dans le temps d'une vie. Le Christ s'est manifesté parmi nous, dans le cœur d'un homme qui a discerné la sagesse de sa divine volonté, plus sage que toutes les sagesse humaines incarnées dans des projets personnels. Le projet de Dieu apparaît comme le seul qui rassasie le cœur ainsi touché. Dès lors, beaucoup de doutes, d'incertitudes, de questions réelles semblent dépassées. La lumière de la volonté de Dieu éclaire ensuite de nombreux secteurs de la foi et de l'agir chrétien. Si l'appel est clairement compris et éprouvé, un ensemble d'autres décisions peuvent être prises. A l'inverse, quand le choix de Dieu reste comme dans la brume et qu'une personne ne peut en rendre raison dans sa langue et dans la langue de la Bible (« Seigneur, tu m'as séduit et je me suis laissé séduire. Ton amour fut le plus fort » (Jr 20,7.9) ; ou bien « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » (Ac 9,4), et y exprimer jusqu'à quel point son affectivité est touchée, la vie

spirituelle reste difficile et ambiguë. Un style de vie et diverses options paraissent encore incongrues, impossibles ou difficiles (célibat, solitude). C'est dans ce sens qu'on peut comprendre que l'appréhension par le sujet qu'il peut et même qu'il est appelé à se donner, le libère et lui facilite toutes les médiations nécessaires du don de lui-même. Le passage par le don est le creuset de la vérité de toute vocation et de tout engagement.

#### ***4. La grâce de Le suivre dans son acte de salut : passion et résurrection***

Toute vie spirituelle est fondée sur le baptême : grâce pascale par excellence, plongée dans la mort et la résurrection du Christ. L'initiation chrétienne mène à l'eucharistie. La vérité d'un engagement personnel pour le Christ et dans l'Eglise s'énonce à partir de la grâce pascale. On n'entre pas dans l'épreuve ou les souffrances du don de soi par pur volontarisme, par habitude, par tradition, par compassion. Pour nos péchés, freins au don de soi, il convient de faire pénitence et d'éprouver tristesse et dégoût. Pour accompagner le Christ dans sa passion et sa résurrection, il faut implorer la grâce : grâce de pouvoir porter ce mystère d'iniquité comme le Christ l'a fait, grâce de pouvoir supporter la profondeur de la souffrance et vivre l'acte de mourir du Christ. C'est la vérité de la vie chrétienne. Elle fleurit dans les états de vie, mais si elle est absente à la base de la vie chrétienne, la vocation du sacrement de mariage restera énigmatique et incompréhensible, le sacerdoce auquel un homme aspire ou se croit appelé, est idéologie, projection du pire ou du meilleur.

Etre mêlé au « sang de l'Agneau », accompagner librement les faits et gestes du sauveur : anticiper le don dans la Cène et le lavement des pieds avant de le vivre dans le mariage, dans la communauté religieuse, dans la paroisse, dans la rencontre avec les pécheurs, les blessés de la vie, les non-croyants. Le don du Christ sur la croix est unique : il est parfait. Par grâce, nous y communions et nous y participons. Si la personne est appelée à être prêtre, elle représentera dans sa chair et dans sa vie cet acte, non pour elle-même, mais en communion avec le Christ et pour ceux et celles à qui le prêtre est offert. Ne plus s'appartenir, c'est une grâce baptismale : déjà vous n'êtes plus à vous-mêmes, disait l'apôtre Paul. Ne plus s'appartenir pour être livré aux hommes, nos frères et sœurs, c'est la grâce baptismale qui fleurit dans le mariage, le sacerdoce, la vie consacrée.

Il y a une déchirure dans cet accompagnement, dans ce don de soi. Qui ne souffre pas dans sa vie personnelle avec le Christ et pour le Christ comme prêtre, comme consacré ou

comme époux doit se poser des questions ou demander la grâce. Sur la croix, tout est accompli. Il faut donc aspirer à rejoindre le Christ à cet endroit précis où il affirme la radicalité du salut offert et l'accomplissement de toute histoire humaine. Vivre en solitude, en attente déchirée d'une victoire, d'une vie nouvelle, c'est suivre la manière de se donner de Marie. Toutes les missions ont à recevoir de Marie cette indication d'une solitude aimante, intime, croyante. Nos vies chrétiennes ne s'arrêtent jamais à la croix, mais dans la maison où Jean accueille Marie devenue sa mère et notre mère. Le corps du Christ est au tombeau, mais nous ne l'accompagnons pas à cet endroit. Nos vies sont centrées, non sur le temple, mais sur la Maison de Marie, dans son coin de prière (oratoire) où elle attend le signe de la vie par excellence : la résurrection, particulièrement dans la vie apostolique et l'annonce de la Bonne Nouvelle.

Le don de soi est attente d'un surplus que nous ne pouvons pas nous « garantir » et nous assurer par nous-mêmes. Oublions d'être pélagiens, car nous ne sommes pas chrétiens en suivant cette attitude. Attendre dans son existence que la vie et sa fécondité ne viennent pas de nous mais d'un autre, c'est signifier l'abandon marial dans lequel toutes les vocations sont appelées à se loger. Si le vivant, le Christ ressuscité, console sa mère, la mère également lui offre son corps glorieux et lui permet d'apparaître à ses amis et de fortifier son Eglise. Le don ultime, c'est l'abandon simple et joyeux de nos forces de vie pour ne plus les recevoir que de Dieu. C'est le sens de certaines fins de vie, de certaines morts apparentes : handicaps, blessures morales et psychiques.

La fécondité d'une vie donnée ne peut être calculée ou mesurée par celui ou celle qui s'est donné. Elle est dans les mains de Dieu, dans celles de l'Eglise qui y reconnaît parfois avec l'aide de l'Esprit les fruits authentiques, le plus souvent cachés aux yeux du monde. Vivre dans cet abandon, c'est éprouver une joie spirituelle particulière. Elle se dit sous le mode de la présence. A celui qui s'est offert et qui a répondu à l'appel, un goût est donné parfois, de temps en temps, à certaines périodes favorables, d'éprouver la chaleur d'une présence, la fraîcheur d'un souffle, la lumière d'un printemps nouveau. La vie, particulièrement en ses périodes d'apprentissage, n'est jamais un « long fleuve tranquille » ni une période de consolations continues. Il faut vivre cependant de la grâce divine, celle du Fils unique et de l'Esprit. Les dons personnels ornent le don fondamental de son être et le confirment. Un échange mystérieux peut s'opérer entre l'homme et Dieu dès lors que l'homme s'est offert, est devenu « don avec le Don » afin de ne plus vivre ou mourir pour lui mais pour le Seigneur. Rien de plus concret que cet état et ces fruits du Don. Rien de moins spectaculaire. Un échange mystérieux s'est opéré : un échange de don entre Celui qui

substantiellement l'est de toute éternité et celui ou celle qui le devient, par adoption, par communion. L'Esprit saint se joint alors à son esprit pour crier en vérité : « Abba, Père ».

Le don de soi, plus il est sûr d'être en Dieu, uni à sa personne et à sa volonté telle qu'elle s'est exprimée et continue de s'exprimer, prend des formes diverses. En général, il se fait de moins en moins spectaculaire, de moins en moins « senti » ou « ressenti ». Il convient d'être attentif aux signes de paix et à l'harmonie des dons de l'Esprit en fin de vie. L'union à Dieu qui témoigne d'un don de plus en plus intense à Lui (« ce n'est plus moi qui vit, c'est le Christ qui vit en moi », Gal 2,20), se « met dans le silence amoureux » ou « dans tout ce que Dieu donne lui-même et dispose » : contempler Dieu en toute chose, c'est une grâce d'union. Elle n'évangélise pas moins qu'une autre. Car ce qui se passe dans le sujet, est bon pour le corps tout entier. Quand un homme est à ce point « livré », « donné », il « offre » le monde entier. Cette offrande est baptismale.

Elle est sacerdotale (sacerdoce ministériel et sacerdoce commun) parce qu'elle reste aussi baptismale. Si tel jeune homme est identifié au Don du Père, on pourra dire aussi de lui, « par lui, avec lui et en lui ». Ainsi toute réponse engagée, ayant entendu avec clarté la voix de Dieu, mûrit le don de soi en « discreta caritas ». Dit autrement, l'élection tend à devenir invisible. Le renversement de vie, le don lui-même reste de plus en plus caché. Il s'inscrit dans la mémoire de Dieu et de l'Eglise : c'est tout ! La vie ordinaire d'un vieux couple ou celle du prêtre âgé est d'amour, même si elle n'apparaît pas extraordinaire ou si les fruits de leur offrande appartiennent à la vie « monotone » du baptisé. L'amour dans le mariage n'est pas toujours « spectaculaire ». Ce ne sont pas les actes héroïques du prêtre qui font la vérité de son sacerdoce : c'est l'amour qui les juge et leur donne leurs significations plénières dans le cœur de l'Eglise. Tous les prêtres ne sont pas appelés à être des « stars des médias ». « Et Marie gardait tout dans son cœur » (Lc 2,19). Cet état de fait n'est pas un oubli du don qu'ils ont fait ou un manque d'efficacité. Tout est « inscrit dans le livre aux pages scellées », et cette vie offerte, baptismale et/ou sacerdotale est déjà une entrée dans l'éternité et un effacement dans le temps de la terre. La charité est inventive et prend des formes différentes, mais c'est le feu-agapè qui compte. La mission reçue, bien visible, est remplie parce que l'âme s'est donnée, s'est brûlée. Il est significatif que les exemples ecclésiaux qui nous sont donnés pour la mission, représentent des styles de vie et des polarités apostoliques tellement différentes : St François Xavier et Ste Thérèse de Lisieux. La vie unitive n'est-elle pas dans la tension entre l'union et la contemplation ?